

Le séisme comme champ/chant d'humanité dans *L'Autre* d'Andrée Chedid (1969)

Cet ensemble d'analyses autour des textes littéraires traitant de la catastrophe naturelle se devait d'inclure le récit d'une des grandes voix francophones, celle d'Andrée Chedid. En effet, elle choisit dans plusieurs de ses romans ou récits les moments de tensions extrêmes vécus par l'humanité. Catastrophe sociétale avec *Le Sommeil délivré* mettant en scène un mariage forcé et la révolte de la jeune femme qui opte pour une libération absolue, préférant la prison à la soumission ; catastrophe humanitaire dans *Le Sixième jour* nous installant au cœur d'une épidémie de choléra au Caire et nous faisant suivre la voie de délivrance de Om Hassan pour soustraire son petit fils aux autorités, rôle magnifié par Dalida dans l'adaptation cinématographique de Youssef Chahine ; catastrophe technologique avec *Le Survivant* où nous suivons une femme persuadée que, dans un crash d'avion, son mari est celui qui a survécu ; enfin catastrophe naturelle, avec son cinquième roman, *L'Autre*, qui a pour thématique centrale le séisme. C'est peu dire que ses romans explorent les différentes facettes de la catastrophe : elle est au cœur de son imaginaire pour toujours mieux approcher l'humain. « Je cherche la beauté de l'amour sous les désastres¹ », déclare-t-elle.

La guerre du Liban s'imposant dans sa vie ainsi que les conflits au Moyen-Orient, la guerre devient ensuite un sujet dominant dans d'autres de ses fictions : on peut penser à sa poésie mais aussi aux romans qui suivent celui que nous étudions, *Les Marches de sable*, *La Maison sans racines*, *L'Enfant multiple*, *Le Message* ou *Les quatre morts de Jean de Dieu*. Une telle constance, quel que soit le qualifiant à donner à « la catastrophe », montre qu'on est face à un motif thématique essentiel qui a une perspective que l'écrivaine sonde avec obstination :

La mort est une histoire sans fin. Elle est partout, avec toutes les guerres, au Liban, au Rwanda, en Bosnie, en Algérie. J'ai toujours envisagé la mort. Je l'ai envisagée de mille façons. Mais à l'opposé de la haine, de la violence, il y a toujours eu l'amour, la beauté, l'art. Voyez, je suis une inconditionnelle de l'espoir². » Mais aussi : « La nature humaine est d'ombres et de lumières : je préfère parier sur les clartés³.

Son texte sur le séisme n'est ni un témoignage vécu, ni une sorte de reportage *a posteriori*, ni un texte de solidarité caritative :

Je regarde la télévision, je lis les journaux, un drame me choque. Qui ressurgit quelque temps plus tard sous forme d'histoire. Et je me mets à l'écrire [...] J'ai eu le bonheur de ne pas connaître de tragédie dans ma vie, mais je suis très sensible à tous les drames qui nous entourent et que vivent tant de gens de par le monde. J'essaie de regarder les choses avec lucidité, un tremblement de terre par exemple, thème que l'on retrouve dans *L'Autre*... [...] Je suis allée voir Haroun Tazieff. Il me fallait des informations précises sur les degrés de tremblement de terre et sur les modes de communication. Je me souviens bien de cette rencontre. Il a été très aimable et m'a donné beaucoup d'indications. Dans ce roman, l'homme du dessus arrive à communiquer avec l'homme du dessous par la voix. Toute l'histoire de *L'Autre* part de

¹ Propos recueillis par Martine LAVAL, *Télérama*, 14 octobre 2000.

² Ibid.

³ Ibid.

cette obstination du vieil homme à sauver le garçon. Et quand il y arrive, il disparaît, car il ne veut pas passer pour un héros⁴.

Elle le situe, avec une précision minimale mais exacte, dans un village d'Orient bordé par la mer, un univers qui lui est familier et en toute vraisemblance puisque du Maroc à l'Iran, ce sont des régions du monde souvent frappées⁵. On peut penser au Liban qui a connu un séisme le 16 mars 1956, ressenti en Syrie, en Palestine et en Israël. Le séisme dont elle rend compte n'est donc pas une métaphore des bouleversements d'une existence⁶ mais un séisme vraisemblable dans une région du monde exposée.

Récit factuel

Comment évoquer 20 secondes qui suffisent à l'écroulement d'un monde ? (p. 18)⁷
Ici Andrée Chédid emprunte les mêmes voies d'écriture que tous les écrivains des séismes : elle nomme le temps de la secousse et l'explosion qui vient du tréfonds de la terre, elle note les répliques qui sèment la panique ; elle décrit dans le chapitre 2 de la première partie auquel elle donne simplement comme titre, « La Secousse » (p.19-25), la destruction, l'affolement et la sidération des survivants, les repères perdus, la recherche des enfouis. Elle relaie cette description très réaliste, dans le chapitre 5, « Terre rase » par un premier poème court :

Fin du monde	ou bien recommencements
Mort géante	ou Source à naissances
Terre	rase »

Le vieil homme, Simm, maudit le ciel et son immensité bleue sereine. Il est bousculé et interpellé par tous qui veulent le soustraire à son idée fixe :

De la bourgade, il ne reste que des immeubles gauchis, des pans de mur, de la pierraille, des marches qui ne mènent nulle part, des débris de voiture, une charrette carbonisée, des arbres meurtris, un espace vide, énorme.

Cet orifice...

La longue patience de Simm est suivie jour après jour ainsi que tous les obstacles qu'il rencontre puisqu'en dehors de la petite fille Aga, tout le monde le prend pour un vieux fou.

Récit factuel encore que les détails sobres mais précis entourant les recherches des survivants puis l'abandon de ces recherches, leur reprise. Dans la troisième partie « PREMIER JOUR », les pages 183 et 184 sont encore entièrement consacrées à ce récit factuel. Cette fois, Simm s'est mis à l'écart. L'extraction du jeune homme est racontée à Simm par l'étudiant (p. 195 et sq.) et, en contrepoint, Simm/ la voix narratrice en fait le récit où s'échange détails réalistes et symboliques pour le lecteur, puisque cette extraction, cette expulsion est accouchement :

⁴ Andrée Chédid - *Entre Nil et Seine*, entretiens avec Brigitte KERNEL, Paris, Belfond, 2006, p. 114, 118,119.

⁵ En octobre 2016, Carmen BOUSTANI a publié chez Flammarion, la première biographie consacrée à Andrée Chédid, *Andrée Chédid – L'écriture de l'amour*, 397 p. À lire, pour sa présentation descriptive, les pages sur *L'Autre* : pp. 200-215, dans « Catastrophes », du troisième mouvement.

⁶ On pense à *Séismes* de Jérôme MEIZOZ, Carouge, éd. Zoé, 2013.

⁷ Les références des pages seront désormais données après la citation choisie : édition, Flammarion, 1969.

Le col se dilate, l'expulsion est difficile. Les membranes de la terre se crament ; l'orifice se craquèle. La tête s'engage... Les mains se tendent pour aider à sa rotation.

Mieux qu'avec les yeux, Simm voit !... Ces cheveux gonflés de poussière, ce front couvert de cendre, cette peau presque bleue tant elle est pâle.

Le visage se découvre écaille par écaille. Le torse gravit l'épaisseur à son tour. La terre s'amollit... Ses bras soudés au corps, l'homme se faufile dans le goulot, remonte, remonte durant des siècles vers son fragment de jour...

Le bassin, puis les cuisses, les genoux...

A l'air libre, dressé comme une tige !

Récit fictionnel

Andrée Chedid n'a pas pris pour rien ses informations auprès d'Haroun Tazieff, n'a pas lu presse et documents sans une attention extrême : mais ce n'est que l'armature de son récit. Pour le faire vivre, elle choisit ses personnages, comme toujours avec soin. Dans le dépouillement qui caractérise sa fiction, on peut classer les personnages en deux grandes catégories : ceux qui sont nommés et ceux qui ne le sont pas.

Les anonymes sont, en début de récit et tout au long des huit jours, les gens du village, désignés par leur fonction. Ce sont aussi les secouristes, les scientifiques, les journalistes. Ils forment, en quelque sorte, le socle documentaire de cette histoire de séisme. Parmi ces anonymes se détachent deux personnages : l'interprète et l'étudiant. Le premier est celui qui assure le lien entre Simm et les sauveteurs légitimes ; le second, celui qui le comprend.

Les personnages nommés tiennent le devant de la scène et sont, par ordre décroissant : Jaïs, la femme de Simm, qui passe son temps à le houspiller pour le faire rentrer à la maison puis pour l'obliger à affronter les caméras et les journalistes : Simm n'obtempère à aucun de ses ordres. L'emmuré qui devient le miraculé, Jeph ; Aga, la petite fille. Dans de nombreux romans d'Andrée Chedid l'enfant, souvent des petites filles, parfois de jeunes garçons comme Omar-Jo dans *L'Enfant multiple*, sont une ponctuation poétique qui hisse le texte vers le haut. Simm enfin qui, lui aussi, est de la texture qu'affectionne la romancière : être marginal, différent au sein de sa communauté, porteur d'une ouverture non partagée par son environnement : on pense à Okkasionne du *Sixième jour* mais surtout à Alefa de *La Cité fertile*. Ce sont des sortes de bateleurs qui prennent distance par rapport à leur origine et leur langue, curieux d'autre chose que ce à quoi leur naissance les a assignés. Les noms choisis sont aussi légers que possible pour ne pas ancrer lourdement. Le pied de nez final du faux nom donné par Simm à l'homme emmuré, Ben, « fils », est aussi la signature de ce récit humaniste.

L'espace choisi est à la fois précis – on est dans un village « d'Orient » – et imprécis : pas de toponyme, pas de précision autre que la mer permettant de le situer sur une carte. Procédant ainsi, l'écrivaine accroît la capacité du texte à être un échange d'humanité, à être transposé. Trop ancré, le texte échapperait en partie à l'universalisation.

Andrée Chedid reconnaît en Simm comme une part intérieure d'elle-même ; elle se sent bien en sa compagnie et se glisse sans mal dans sa peau. Elle acquiesce à la remarque de J-P. Splimont qui voit dans *L'Autre*, une métaphore de l'écriture : « Si dans un roman, je tiens au récit, aux personnages, ce qui m'importe avant tout c'est d'en faire surgir la poésie ; sans elle la réalité me paraît tronquée. Je ne cherche pas le naturalisme,

ni un examen psychologique approfondi, mais plutôt une vision à la fois globale et intérieure⁸. »

Elle résume elle-même son roman et la perspective qui a été la sienne :

Dans *L'Autre*, il s'agit d'un tremblement de terre. Un vieux paysan cherche le jeune homme qu'il a vu disparaître sous la terre. Le roman se déroule autour de cette recherche. Oui, il s'agit aussi du phénomène de l'écriture. Un monde de pierraille, de débris, d'idées, de sentiments confus, dont il faut, graduellement, faire surgir la vie. Un livre vient au monde à travers les mêmes espoirs, les mêmes découragements subis par Simm. Le même forage, la même obstination. Dans le cas de *L'Autre*, une fois le jeune homme sorti de terre, mon texte était achevé. Plus clairement que jamais, ici dans ce livre l'un était la métaphore, le reflet de l'autre⁹.

Elle ajoute encore :

Toujours, j'ai eu ce besoin de bâtir des passerelles entre le passé et le présent; entre les générations [...]; entre les cultures, celle de l'Orient et celle de l'Occident ; entre des personnes de conditions différentes, un intello et un voyou ; entre un homme et une femme¹⁰.

Récit poétique

Donc, de son aveu même, on peut lire *L'Autre*, au-delà du récit factuel et du récit fictionnel, comme une métaphore de l'écriture :

J'écris sans savoir où je vais. Au départ, j'avais une image, le visage d'une femme. Puis une image en amène une autre. Je laisse aller le flot, un flot qui peut être n'importe quoi. Les personnages apparaissent, le récit se construit. Ensuite je serre, je visse, je ratisse. Je traque le bon mot. Je le mets à sa place. Il faut qu'il sonne juste à mon oreille¹¹.

L'image ici n'est sûrement pas un visage de femme mais la rencontre fortuite de deux personnages, nous l'avons vu. Simm est un corps en mouvement, ouvert à la vie et au monde. Le jeune homme est un visage qui apparaît à la fenêtre de l'hôtel et qui happe littéralement Simm, au point de confondre cette humanité avec lui-même :

« Ce visage, brusquement surgi, absorbe à lui seul la clarté ténue qui flottait jusque là autour des pierres, du sol, des toits. Décolore, à son profit, tout ce qui naissait graduellement de l'ombre. Ce visage... On ne voit que lui ! » (p.14)¹².

⁸ Entretien avec Jean-Pierre SPILMONT dans Andrée CHEDID, *Rencontrer l'inespéré*, Grigny, éditions Paroles d'aube, 1993, p. 49.

⁹ Jean-Pierre SPILMONT, art. cit., p. 50.

¹⁰ Andrée CHEDID : "Je cherche la beauté de l'amour sous les désastres", *Propos* recueillis par Martine LAVAL, *Télérama*, 14 octobre 2000.

¹¹ Ibid.

¹² Dominique EDDÉ, « Andrée Chedid, la passante, Portrait », *Le Monde*, 15 septembre 1989 : « Son pays est par-dessus tout un paysage intérieur. Elle écrivait, en 1960, dans un recueil de poèmes intitulé, *Seul le visage* : « Je relève d'un pays sans

fanion, sans amarre

La mort a ses sentences

comme ailleurs ;

Demain, son étendue ; le printemps

ses preuves

Il s'y trouve partout l'endroit où se tenir ».

Tout au long du récit ce qui concerne le jeune étranger que ce soit par le regard que Simm porte sur lui et par ses monologues quand il attend d'être sauvé, est en italique, introduisant ainsi une autre calligraphie.

Si la détermination de Simm est, d'emblée, manifeste : retrouver absolument ce visage, à deux reprises au moins il est sur le point de se décourager devant l'énormité de la catastrophe et semble prêt à abandonner. C'est alors que la prose et le récit factuel se suspendent et laissent place au poème, parole essentielle dont l'objectif est de remettre le vieil homme sur les rails de l'espoir. Le poème est alors relais et impulsion. Intervenant dans le chapitre 7, « L'Orifice » de la première partie, il est inséré hors pagination, avec sa propre pagination en chiffres romains. Inclinant son corps vers la terre, Simm écoute (ÉCOUTE). Ces cinq pages donnent tout le sens qu'Andrée Chedid attache à l'événement. Sans entrer dans une analyse du poème, on peut toutefois noter qu'utilisant le mode impératif, une voix somme le personnage (Simm, nous-mêmes mais peut-être aussi l'emmuré) de descendre en lui-même. Les verbes choisis sont très indicatifs du programme narratif et poétique de la romancière :

Interroge
Pénètre
Interroge
Traduis
Traduis
Traduis
Interroge
Relie
Interroge la terre
Interroge-toi
Interroge l'image
Bouscule le temps
Interromps, fais silence
Apaise en toi ce toi
Traduis
Traduis toujours
Gagne le centre
Ecoute
Ecoute
Reconnais
Chante
Chante et dis la fête
A travers plaies et nuits
Chante
Longue vie à l'homme !
Chante
Chante
Chante¹³.

L'action de chanter qui clôt le poème est répétée sept fois ; celle d'interroger, six fois ; celle de traduire, cinq fois ; celle d'écouter enfin, deux fois.

Il n'y a pas évitement de la catastrophe dans le poème : elle est dite mais la voix invite à son dépassement pour atteindre « l'homme veillant en lui-même », « l'homme debout aux carrefours ». « LE CHAUDRON CENTRAL », titre du poème, est le creuset des renaissances annoncées et de la transmission entre générations.

La seconde fois où Simm se décourage est un passage hautement symbolique dans le chapitre 8 de la seconde partie, « Descente vers la mer » : « Le vieil homme crispa

¹³ En italiques, des énoncés particulièrement significatifs en plus du relevé des verbes à l'impératif.

tous ses muscles, déploya un effort considérable pour s'arracher à la terre et se remettre debout.

Enfin debout, il pensa à la mer « (p. 157).

Simm court vers la mer pour se purifier de son angoisse, de l'ébauche d'un désespoir, pour se régénérer :

La pente entraîne vers l'eau, vers plus loin. Les pas devançant, tirent hors de soi-même. Il n'y a plus qu'à les suivre. L'univers se décharge de son fardeau, s'entrouvre comme un fruit éclaté.

La mer... (p. 159)

Le vieil homme pénètre dans l'eau, se laisse porter par elle :

Le vieillard ferme les yeux, goûte au sel de la mer. L'angoisse se dénoue. Dedans-Dehors, partout : c'est un univers de bruissements, de silences, de calmes et d'ondes.

Tout à l'heure il le dira à Jeph [...] la terre et ses tendresses, la mer qui n'en finit pas [...] le sel, l'air, l'arbre, le vent, le bleu, l'eau qui porte (p. 160).

Adaptant son écriture au séisme lui-même qui détruit et met tout sens dessus dessous, l'écrivaine donne un rythme à son texte avec ses trois parties d'inégale longueur et ces 25 chapitres comme autant de répliques de la terre. Elle fait aussi coexister différents registres génériques : poème donc mais aussi poéticité des descriptions, conte que la petite fille Aga raconte à l'emmuré et textes théâtraux, soit dans des dialogues, soit dans des textes en alternance comme les deux passages de rencontre entre Simm et l'étudiant.

*

**

A la question que lui posent deux journalistes sur ce qu'elle aimerait conserver de son œuvre, l'écrivaine répond :

Je garderais les poèmes. La poésie me paraît l'essentiel, la véritable perspective de ce que je veux exprimer. Parmi les romans, je choisirais *L'Autre*, parce que le livre se métamorphose en cours de route à travers différentes formes d'expression : théâtre, scénario, poème ..., tout en maintenant une trame simple, dramatique, linéaire¹⁴.

Dans son roman, *Surtout ne te retourne pas*, la romancière algérienne, Maïssa Bey, mettait en scène une jeune fille qui, à la faveur d'un séisme bien réel – celui de 2003 dans la région de Boumerdès en Algérie – faisait table rase de sa vie puis, lentement, acceptait de regarder son passé sans renoncer à ce qu'elle avait acquis, dans une démarche de réalisation personnelle : « si, portée par le désir de faire table rase, de tout recommencer, je n'avais pas décidé, volontairement ou involontairement, je ne sais pas, je ne sais pas, de m'inventer autre, de m'inventer une vie, une histoire, un nom, une famille...¹⁵. »

La démarche d'Andrée Chedid est différente. Ce que Simm réalise, ce n'est pas une re-définition de lui-même : il est la pierre témoin de l'expression de l'humanité, dans les

¹⁴ Catherine ARGAND et Hélène PATUREL, *Lire*, 1^{er} octobre 1998, « Andrée Chedid critique son œuvre ».

¹⁵ - «Séisme urbain, séisme identitaire dans *Surtout ne te retourne pas* de Maïssa Bey», journée Gradiva du 16 janvier 2010, voir site : <http://gradiva.univ-pau.fr/live/> - Citation p.141 du roman.

circonstances extrêmes, celle qui fait fi des différences dans tous les domaines. Il est ce « je » qui peut être « Autre » au sein des éléments conjugués : l'air, la terre, l'eau. Le feu est celui qui le brûle au plus profond de sa force d'homme. Cette recherche de l'Autre en soi, de soi dans l'Autre est la recherche même de cette écrivaine.

Dans un poème inédit commandé par le *Printemps des Poètes 2008*, elle écrivait :

L'Autre

« Je est un autre. » Arthur R.

À force de m'écrire
Je me découvre un peu
Je recherche l'Autre

J'aperçois au loin
La femme que j'ai été
Je discerne ses gestes
Je glisse sur ses défauts
Je pénètre à l'intérieur
D'une conscience évanouie
J'explore son regard
Comme ses nuits

Je dépiste et dénude un ciel
Sans réponse et sans voix
Je parcours d'autres domaines
J'invente mon langage
Et m'évade en Poésie

Retombée sur ma Terre
J'y répète à voix basse
Inventions et souvenirs

À force de m'écrire
Je me découvre un peu
Et je retrouve l'Autre.

Christiane CHAULET ACHOUR
Université de Cergy-Pontoise